

Quand on naît en Égypte, on ne peut pas être tout à fait comme les autres car les flots sombres du Nil firent de ce pays pauvre le berceau de notre civilisation, il y a cinquante siècles, où se succédèrent les Pharaons, les Anciens Grecs et les Romains. De cette terre marécageuse est née Le Caire, la première ville appelée "La Ville des Vivants". Aujourd'hui, l'Égypte est islamique et chrétienne.

Quand le khamsin se lève soudainement, les parfums des épices, sur les marchés, exhalent un sentiment de profondeur des temps passés, dans cette capitale tentaculaire, grouillante, bruyante mais dont ses habitants sont souriants, aimables et doux.

Trois ans après un frère prénommé Orlando, naît Yolanda, le 17 janvier 1933. Elle grandit dans un quartier populaire des faubourgs du Caire, situé au nord-ouest, appelé Choubrah, ici, où précisément le poète Gérard de Nerval s'était posé en 1851 pour écrire *Voyage en Orient*. Les parents, Giuseppina et Pietro sont issus d'une famille italienne émigrée de Calabre. L'aventure avait commencé en 1893 avec Giuseppe (le père de Pietro), cadet de cinq frères, qui était arrivé au Caire à l'âge de seize ans.

La naissance de Yolanda s'est faite avec beaucoup de difficultés, entre la vie et la mort. C'est la vie qui a basculé vers cette étonnante vitalité qui l'habitera toute sa vie mais toute sa vie aussi, elle ne sortira pas indemne de cette mise au monde. Plus tard, elle sera en droit de s'interroger sur ses fragilités émotives et sur sa peur permanente : " Cette peur, il se peut qu'elle provienne de notre naissance " ; ce sont les propres paroles de Dalida — dites pour l'illustration du film de Michel Dumoulin tourné en 1977 intitulé *Dalida pour toujours* — qui paraissent presque insignifiantes pour qui n'y prête pas une attention particu-

lière. Pourtant, elle s'autoanalyse constamment (et nous y reviendrons souvent), ses paroles ne sont pas des paroles en l'air. Yolanda-Christina est venue au monde dans la souffrance. L'accouchement est un moment crucial pour les armes de la vie, il ne s'agit pas de faire sortir un être d'un monde pour un autre ; l'empreinte de la douleur se marque au fer rouge dans les nébuleuses du cerveau et elle se traduit par la peur, cette peur qui à tout jamais abîme une vie affective, cette peur constante de la souffrance ajoutée à la culpabilité d'être née et d'avoir déjà fait souffrir sa mère. Ainsi est fait l'humain, Dalida a raison !

Mais déjà, dans sa vie fœtale, Yolanda a perçu les notes d'un violon. Ces notes qui, en plus de ses dons, animeront la vie d'artiste de Dalida.

# **SYMPHONIES FANTASTIQUES**



A cette époque, il y a peu de maisons et le calme est absolument nécessaire à Pietro Gigliotti, premier violon à l'Opéra du Caire. Yolanda suit son père aux répétitions, et, des coulisses où elle se dissimule, se met à entonner les airs d'opéra que lancent les barytons.

Le violon, cet instrument le plus difficile, le plus sensuel, le plus déchirant et davantage encore quand il est joué en solo, le plus émouvant aussi, n'a pas pu ne pas bouleverser la petite fille lorsque résonnait un air de Parsifal, ni ne pas toucher son âme.

L'artiste, quel qu'il soit, est un être fragile par excellence, naturellement sensible, aux humeurs incontrôlées ; tout passe par son art-passion. L'artiste n'est que l'instrument d'un don et grâce à celui-ci, il n'a pas le droit de se tromper, c'est justement cette certitude qui apparaît chez Yolanda.

La petite Yolanda grandit entre sa mère, Giuseppina, couturière, une femme douce et calme et ce père Pietro — de surcroît Calabrais d'origine — dont la profession ne laisse guère de temps aux câlins pour ses enfants. Il est trop tard, l'irréremédiable sentiment est déjà ancré en elle.

Yolanda vit dans ce constant balancement entre admiration et haine pour ce père qui ne lui témoigne aucune affection. Dalida recherchera toute sa vie dans ses rencontres amoureuses à retrouver l'image d'un père aimant. Elle le reconnaît : "Enfant, je n'aimais pas mon père, je le haïssais même, c'était la terreur du quartier, il criait sur le balcon ; cette haine était tellement proche de l'amour que c'était plus que l'amour lui-même ; et puis je me suis rendu compte que mes colères à moi, c'est un peu de ses colères à lui, j'ai hérité de son caractère un peu violent..." Dalida sait qu'elle est en quelque sorte le double de son

père. Dans son for intérieur, elle ressentait comme un devoir de l'égaliser, voire même, de le dépasser par la notoriété et la reconnaissance de son propre talent. La lucidité implacable de Dalida était effrayante et quand elle faisait des erreurs, elle le savait ! Il n'est nul besoin de voir pour sentir ces choses-là...

**LE REGARD EST LA FENÊTRE  
DE L'ÂME...**



Si l'on dit que le regard est la fenêtre de l'âme, Yolanda va vivre à l'âge de dix mois, une calamité effroyable. Ses yeux se sont infectés soudainement. Au début cela n'effraie pas trop son entourage qui diagnostique une ophtalmie, fréquente au pays, et de toute façon que l'on peut guérir. Par précaution, le médecin, appelé au chevet de l'enfant, emploie les grands moyens : pense qu'il va bander les yeux de la toute petite fille durant quarante jours ! Une quarantaine qui devrait la guérir radicalement.

Le bébé arrache le bandeau qui le prive de la lumière comme une brimade. On le lui remet et les petites mains irresponsables vont être liées. Prisonnière, l'enfant hurle. Pietro et Giuseppina sont désespérés mais il faut obéir, c'est pour son bien pensent-ils, comme tous les parents attentifs.

A bout de souffle, l'enfant abdique et obéit. C'est la découverte de la solitude, que seuls viennent briser le chant du violon et les mélodies que lui fredonne sa mère. Son ouïe et son odorat se développent mais quand le jour reviendra-t-il ?

Au quarantième jour, le bandeau enfin défait offre une scène des plus déprimantes aux parents de Yolanda : l'infection a gagné le nerf optique et a provoqué un strabisme convergent. C'est un déchirement pour Pietro qui traite haut et fort de criminel, comme il se doit, le soi-disant médecin : une violente pulsion, si elle n'était pas contrôlée, conduirait bien le père à tuer le charlatan.

La lumière, trop vive, devient vite insupportable à Yolanda mais au bout de quelques jours, un œil reprend sa place, tandis que l'autre ne bouge plus. Cette modification fait place à de violents maux de tête que seule peut déceler une maman.

Ce n'est plus possible ! Les parents Gigliotti décident alors de consulter un médecin spécialiste. Ce dernier se montre optimiste quant à une guérison prochaine mais il va falloir opérer dans sept mois !

A l'âge de dix-huit mois, Yolanda subit donc une première intervention qui ne réussit pas entièrement. Mais une amélioration conduit les parents vers l'espoir. Pourtant les névralgies crâniennes reviennent et l'œil malade, presque guéri, ne tient plus sa place dans les moments de fatigue extrême. Il faut rééduquer mais comme il doit être difficile de faire comprendre à un tout petit qu'il faut faire " travailler ses yeux ".

Lorsque Yolanda atteindra sa quatrième année, il faudra renouveler l'intervention. Désormais la perception visuelle de Yolanda s'améliore mais il faut reprendre la rééducation à laquelle elle va se prêter, comme si elle savait déjà que la partie était gagnée. C'est déjà dans son caractère de battante. De plus la petite fille ne supportera pas le regard des autres posé sur elle. Un peu plus tard à l'école, on ne manquera pas de l'appeler " quatz'yeux ".

Yolanda doit porter de grosses lunettes qu'elle ôte souvent comme le bandeau de sa première privation de lumière ; il n'y a rien à faire, un jour, dans un excès de colère, elle les jettera par la fenêtre...